

Le Fram

revue littéraire semestrielle

n° 19, hiver 2008–2009

Le Fram *invite* _____ Jacques Izoard

Serge Delaive *invite* _____ Fabrizio Bajec
Dominique Massaut

Karel Logist *invite* _____ Christophe Abbès
Perle Adler
Michaël Lambert
Timotéo Sergoï
Marie-Ange Serrato-Rioboo
Françoise Wuilmart

Carl Norac *invite* _____ Cristian Teodorescu
Gabriela Toma

Éditorial

Je me souviens assez précisément de la genèse. On avait lancé l'idée avec impertinence et optimisme. Un soir au Cirque Divers en Roture. Il y avait là Carl, de passage à Liège, Serge, Carmelo, Jacques et même Claude et Robert. Une revue. Semestrielle. De littérature. Pourquoi pas ? Du côté de Bruxelles, *Marginales*, la revue d'Ayguespars, renaissait de ses cendres. Ceux qui étaient présents applaudissaient le projet, nous encourageaient à l'audace. Et encore ceux à qui on en a parlé par la suite. Carl avait l'idée que le projet séduirait aussi, à l'autre bout du pays wallon, Denys-Louis et Carino. Alors ils sont venus. C'était il y a dix ans à peu près jour pour jour, dans un café de Charleroi, que se déroulerait notre première réunion... On lui cherchait un nom à cette Fameuse Revue des Amateurs de Mots. Certaines propositions loufoques ressemblaient à des cadavres exquis, Serge avançait *Munitions* — c'est qu'il est de Herstal, Carino et Denys-Louis je ne sais plus très bien, Carl, polaire, proposait *Le Fram* ; j'osai « L'œuf rame ». En avant donc, toutes voiles dehors !

Dix années ont donc passé. La revue a publié près de deux cents auteurs de tous les horizons. Les éditions ont donné une quinzaine de livres. Quant aux rencontres littéraires, au 49 de la rue Saint-Hubert, on en dénombrera bientôt une soixantaine ! *Indications*, la revue du roman, nous a même consacré un numéro spécial...

Mais avant tout, la vie d'une revue est faite de rencontres, de textes qui arrivent, d'échanges qui tournent bien, d'amitiés qui naissent et du partage des mots. La revue, qui avait débuté avec juste assez de poètes et d'amis pour les doigts d'une main, ne les compte plus aujourd'hui.

Éditorial

Serge, Carl et moi sommes encore là. À la mise en pages, Gérard dure toujours. Notre imprimeur Bruno n'a pas changé non plus... Marc est venu nous rejoindre et fouette notre enthousiasme quand il s'essouffle un peu. Et pourtant, je ne puis m'empêcher de me dire que dix ans ça fait un bail, un sacré bail.

Dans ce numéro-ci, nous clôturons bien sûr l'année anniversaire. Mais nous déplorons aussi une perte, celle du poète Jacques Izoard. Par la publication d'une suite de poèmes inédits, nous rendons un hommage particulier à celui qui s'ingéniait ingénument à appeler *Le Fram* revue de poésie, parce que, à ses yeux, il ne pouvait en être autrement, puisqu'elle était faite par des poètes... *Mensuel 25, Odradek*, l'homme savait de quoi il parlait. Et c'était toujours un heureux moment de lui faire découvrir un jeune auteur, au fil des pages de la revue. Jacques nous a quittés cet été et ça nous plaît que ce numéro lui soit tout particulièrement dédié. À toi donc, Jacques, et à ton amitié en mouvement qui nous manque si fort.

On a l'habitude d'entendre dire que les revues sont éphémères. Il y a des jours où je me dis que cet éphémère-ci a du bon.

Karel Logist

J a c q u e s I z o a r d

Poèmes inédits

Pourquoi ne pas vénérer la saleté ?
La poussière est fée.
Les pieds jamais lavés
acquièrent leur opulence.
Demeurent vivaces les traces
au bout du chemin.



Pourquoi ne pas chérir la peau
qui se craquelle et s'épaissit ?
Veines deviennent cordes
Pullulent pustules et verrues.
Corps s'affaisse et pue !

La voix qu'on garde en soi
se souvient d'Ourthe et Meuse
et garde empreintes
et garde autres voix
et garde cris et huées.
Châtaigniers et préaux.



Voix rauque où s'assemblent
fièvres et désespoirs.
Ou cris aigus, spasmes
lorsqu'on suait seul
dans sa chambre d'enfant.

Du héron long, du Tibre
et de tous ces excréments
le long du corps !
Les morts se rapprochent
et les visages se font sinistres.



Avec nos flagellations, nos fouets
qui nous empêtrent
nous n'avons que faire.
Nous dormons yeux ouverts.
Attendant les prodiges.

Et le fleuve envahi d'usines
est comme cocon de gris
avec plaintes et gémirs
et oiseaux noirs : la terre
n'est plus noire qu'à moitié,
chiens ululent et ricanent !



Avec nos légères étoffes,
au-dedans de nous...
Le corps à l'extérieur
que je voudrais toucher
de seconde en seconde,
le corps de l'autre en moi.

Se rapprocher des lèvres
pour mieux dire : cailloux.
Poing dur, je te brandis
cherchant le cœur, l'aorte,
ou je ne sais quel essaim.
Les mots font vacarme.



À la langue avalée, à la tombée,
à la femme à aube, à la nuit,
à la découragée, à la dévoyée,
à toutes les rêveuses hors du temps,
je dis sommeils et fièvres.

Un fil à plomb. L'hirondelle.
Et ce fluide froid qui pique
et la peau et le sang et l'œil.
Nous marchions sur des braises,
mais les braises, jamais,
ne nous brûlaient l'âme.



Je t'avais dit je ne sais quoi.
Mais tu n'écoutais que.
Mais tu ne me. Ta colère
toujours latente. Et tes poings
serrés. Ta voix sourde.
Un peu de fièvre aux lèvres.

Paume en sable où l'on ne lit
plus du tout les lignes
de la main, la feuille
de vigne cache testicules,
nul plaisir ne naît.



Ne perds ni le jour ni la nuit :
mille hannetons, mille pupilles.
Tu te dirigeras à travers vagues
vers l'air toujours renouvelé.
Tu feras le tour des tables.

Garder en soi l'idée de l'eau,
le cerceau, la vitesse noire
en un village perché qui bouge
à travers des regards, des cris.
Plus tard mémoire est là
dans une autre lumière.



Nous avons nos ongles à piler,
nos sourcils à étirer
pour ressembler aux faunes,
et enfoncer prunelles et orbites
afin d'entrevoir la nuit
et d'oublier le jour.

Ils sont venus chez moi
chercher le pommeau d'argent.
La canne était de jonc,
mais on entendait encore
son bruit sur le pavé.
Quelque part dans une aube
d'avant-guerre et de paix.



Je n'ai plus vingt mains,
je ne tousse qu'à l'envers.
De rauques déchirements
m'arrachent cœur et talon.
Dans les miroirs, mon sosie
me crache au visage.

Sous l'ongle, une aiguille effilée :
la foudre a fendu les lèvres,
le spasme a créé la rose
que tu caches dans le poing.
Le temps devient très noir.



Serrons-nous les coudes.
Les coudes et les poings, les épaules.
Tu laves à grande eau
les visages, les torsos, les sexes.
Tu nommes « Nulle part »
tout ce corps solitaire.

Près d'une bibliothèque à poèmes
nul chat ne fait gros dos.
Dehors, neige à pétales.
À l'assaut des arbres, le vent.
Sève et sueur s'emmêlent.
Sous l'œil, la nuit dort.



Le corps ne garde aucune trace
des mains posées, des étreintes
des doux flux et reflux
qui amincissent la peau.
Vit encore la tendresse.

Totem à vertiges ou à écumes,
te voici très usé, très mince
et tourne encore le rémouleur
sa chanson de vive anguille
pour mieux dire sa folie.



Chose parfois malaisée :
retrouver le nez au milieu du visage
et cesser de respirer pour
arrêter le temps, la tempête,
sans dilapider sueur et morve,
tout en serrant les dents.

Chose parfois sévère :
se tenir droit sur la chaise
quand pique la paille,
pieds posés sur tessons de verre,
et l'orage qui sévit.



Tout ignorer : squelette de rose
ou éponge des poumons.
Siffler peut-être sans sifflet
et que la voix sans voix
ne laisse vie à aucun souffle !
Dès lors, le cru, le vif, l'indicible.
Dès lors peut souffler le vent.

Tout connaître : l'intérieur des os
ou les plus ténus des crissements.
Garder l'œil aux aguets
pour épier lumière et nuit
afin de se sentir vivant.
Et ne jamais dormir.



L'étau se resserre,
le cou devient barre de fer
et tu ne peux que pleurer.
Y a-t-il encore la chair
dans ce bloc pétrifié ?
Mais ne hurle ni ne crie.

Tu ris deux fois. Tu te tais.
Tu te lèves. Tu pars.
Corps et âme.
Mais je ne sais quel bleu
vient d'envahir tout l'espace.
Tu reviens sans être là.



Temps te manque pour parcourir la terre
et te frotter aux cataractes, aux rocs,
à tout ce qui respire et se meut !
Dès lors, ne quitte plus ta chambre
fait de ton propre corps
continent suprême et sans fin.

Survit l'autre écriture.
Vie réelle n'est qu'ivoirée
Hiboux somnolent ici
près des corps qui se désossent.
Lumière enflamme l'œil
S'échappe l'ombre.

α < α

Jamais je ne te touche
et jamais je ne te dis
qu'ensemble nous vivons.
Enfin me suffit
L'armé si loigne.

- < -

Françoise Wuilmart

La veste noire

Autoroute Liège Bruxelles.

Je roule plus vite qu'à l'habitude et j'ai la tête ailleurs, l'esprit émaillé de visions où se mêlent passés proche et lointain. Il y a quelques heures à peine, le jardin du défunt poète. La pelouse piétinée par des amis et des curieux. Au milieu, errant parmi les jambes, un chien hagard. À la levée du corps il a suivi le cercueil jusqu'au corbillard. Et il y a quelques mois encore, Jacques qui était notre hôte au Collège des traducteurs, l'ami qui savait parler, et racontait à l'infini. Nous n'avions d'yeux et d'oreilles que pour lui.

J'accélère, pressée de m'éloigner de la cité ardente et de son poète désormais réduit au silence. Il fait beau, le ciel est bleu et j'ai décapoté mon cabriolet.

Je me revois au cimetière, rivée comme un piquet à côté de la tombe pendant que défilaient parents et amis. Je m'étais mise à frissonner, gagnée par l'humidité de la terre éparse et le froid de la glaciale béance. J'avais donc revêtu ma longue veste noire, une tenue que j'affectionnais particulièrement et dans laquelle Jacques aimait me voir. Une veste sobre en toile de lin. Noire.

Dans la voiture ouverte au soleil il fait chaud. J'ai posé le vêtement sur l'appuie-tête du siège de droite, la place du mort, murmuré-je en souriant. C'est stupide : le vent pourrait l'emporter, mais je me persuade qu'il ne peut avoir prise sur elle.

Je replonge dans mes souvenirs et accélère. Dans mon champ visuel je perçois l'étoffe noire qui recouvre toujours le dossier. Je sens sa présence tandis que des images refont surface. Les petits yeux sagaces et rieurs de Jacques derrière ses verres épais comme des loupes, son sourire à la fois moqueur et affectueux quand nous tombions dans les bras l'un de l'autre, lors de nos retrouvailles, chaque année, au mois d'août.

Soudain un vide à mes côtés. Je ralentis, tourne la tête : la veste a disparu. Je freine, gare la voiture sur l'étroite bande d'arrêt, ouvre la portière et sors. Les véhicules me frôlent en trombe et menacent de m'aspirer dans leur sillage. Mais il faut que j'inspecte le cabriolet. La veste doit s'y trouver, sur le sol, sous le siège. Quelque part...

Rien. Aucune trace. Je pousse ma quête insensée jusque dans le coffre où je sais pertinemment ne pas l'avoir déposée. Je dois me rendre à l'évidence : elle s'est volatilisée.

Dans les situations extrêmes l'esprit fait preuve d'une étrange concentration, comme s'il travaillait à la verticale. Non plus à la manière du radar qui balaie, mais de la sonde qui s'enfonce, dans une seule direction. Avec obstination. Le vêtement a été happé par le vent, il ne peut en être autrement. Il doit avoir atterri sur un bas côté. Il ne volera pas indéfiniment, peut-être est-il resté accroché à un buisson central ou à un arbre latéral. Peut-être gît-il au beau milieu de la route, collé au bitume par des centaines de roues. Je me rappelle d'ailleurs avoir dépassé un camion qui s'est mis à klaxonner, pour m'avertir sans doute, le chauffeur venait sûrement d'assister à l'envol de la toile noire.

Il faut que je fasse demi-tour. La retrouver coûte que coûte. Je devine le danger auquel je m'exposerai en stoppant brusquement à la vue du manteau, en le ramassant parmi les bolides. Mais peu importe.

Pourquoi un besoin aussi futile a-t-il raison de moi ?

Je quitte l'autoroute, la reprends dans l'autre sens, décide de retourner le plus loin possible en arrière pour me donner toutes les chances.

Me revoilà à deux pas de Chevaufosse, de la rue où vivait Jacques. Là-bas derrière, sur la colline, je devine le cimetière. À cette heure la tombe doit être refermée.

La parole du poète est sacrée, virulente et vivace. Un soir d'été sa cinglante pertinence m'avait heurtée de plein fouet. Pourtant, j'ai toujours refusé le droit de cité à cette obscure part de moi-même que le poète avait mise au jour. Depuis lors notre relation avait basculé dans une vertigineuse et angoissante connivence.

Revenue à mon point de départ, je rebrousse chemin, reprends la piste en sens inverse. Je roulerai sur la bande centrale. Dès que j'apercevrai la veste, à gauche ou à droite, j'indiquerai mon changement de direction et stopperai. C'est de la folie mais je n'ai pas le choix.

Quand un homme est sur le point de mourir, brutalement surtout, il revoit sa vie défiler comme un film. En quelques secondes toute la bobine se dévide. Sur le fond d'asphalte que je scrute sans relâche, je projette déjà mon scénario, imagine les miens apprenant ma mort tragique et insensée, l'absurde sacrifice d'une vie à un manteau. L'air qui siffle à mes oreilles s'est fait plus froid. Un frisson me parcourt la nuque, l'échine, l'excitation du danger fatal s'étend à toute ma peau.

Les voitures me dépassent à gauche, à droite en klaxonnant. Je n'en continue pas moins de fixer la route que j'embrasse de toute l'amplitude de mon spectre visuel. Ma vigilance s'accroît de kilomètre en kilomètre. Je viens peut-être de dépasser l'endroit où la veste se cache, et je l'ignore. Ne pas remarquer ce qui est pourtant là m'a toujours désespérée. Ma décision est prise : je rebrousserai chemin autant de fois qu'il le faudra.

Mais ce ne sera pas nécessaire. Je l'aperçois soudain à gauche, sur une aire de service, ramassée en boule au milieu de pierrailles. Tout va trop vite et je l'ai déjà dépassée. Il me faudra faire halte plus loin, mais il n'y a plus de bas-côté, rien qu'une bretelle de sortie où il est impossible de se garer. Je ralentis, poursuis ma route tandis que dans le rétroviseur j'aperçois encore la forme noire et affaissée qui m'attend en s'amenuisant. Ma décision est prise : je m'arrêterai dès que possible, rebrousserai chemin à pied, et traverserai l'auto-route pour recueillir le précieux tissu.

Me revoici enfin à l'arrêt, mais au sortir de la voiture la peur me cloue au sol, à moins que ce ne soit la raison ? Il y a un monde entre les fantasmes et la réalité. Je comprends qu'il me faudra courir à contresens, attirer dangereusement l'attention des conducteurs, les surprendre au risque de ma vie, de la leur, en traversant au moment voulu... Abandonner aussi près du but n'est pas dans mes habitudes. J'adopterai donc une autre tactique, je reviendrai en arrière mais en voiture, je me garerai sur la gauche, juste avant l'aire où repose la veste, ou bien sur l'aire elle-même. Que je n'aurai aucune peine à reconnaître.

Me voilà donc repartie dans l'autre sens. Une fois encore jusqu'au point de départ, avant de remonter sur la route où je cantonne maintenant ma course sur la bande de gauche. Je décélère progressivement. Les conducteurs impatients et irrités me doublent, font des appels de phares, m'indiquent la voie à suivre avec leur feu clignotant ou leur bras tendu. Autant de gestes qui me sont devenus contingents. Mon esprit et mon regard sont tout entiers accaparés par le but anticipé.

Les aires de services se sont curieusement multipliées. Elles se succèdent et se ressemblent. J'en ai dépassé une dizaine sans revoir la veste noire. Je n'étais pas arrivée aussi loin tout à l'heure... la veste retrouvée a donc disparu une seconde fois. L'objet gisant était-il un leurre ? Un pneu

éclaté ? Une branche calcinée ? Un chat écrasé ? Ou bien le manteau s'était-il derechef envolé ?

J'en aurai le cœur net. Je rebrousse chemin, pour la énième fois fonce vers Jonfosse, reprends la piste dans le bon sens. La veste doit être là, quelque part sur ce tronçon d'auto-route. Je pense qu'elle me nargue. Le ciel aussi me nargue, il s'assombrit à vue d'œil.

Et je dois rentrer, la mort dans l'âme, je rentre chez moi.

Livré au sommeil, l'esprit libéré de ses objectifs et de ses obsessions s'autorise à voguer vers des alternatives insoupçonnées le jour. Cette nuit-ci, je la passe à élucubrer. Un fait est certain : je ne puis faire le deuil du vêtement. Je dois bien me l'avouer : j'y tiens de manière irraisonnée. Évidemment je pourrais le faire reproduire, j'en connais le modèle par cœur, mais ce ne sera plus celui dans lequel j'ai pleuré et ri, séduit et déplu. Ma seconde peau, comme aimait à dire Jacques.

La parole du poète est sacrée, virulente et vivace...

Demain matin, je reprendrai la route, à sa recherche. Ma décision est prise en rêve. Au réveil, elle est plus ferme que jamais.

Le cabriolet est exceptionnellement garé sur le chemin. Dans la lumière diaprée de l'aube naissante, son élégante robe grise et sa capote de toile noire baignent dans une aura douce et apaisante. Je ne cours plus, une étrange sérénité m'envahit peu à peu tandis que je m'en approche.

Je la retrouverai. Ce soir tout sera fini.

La portière s'ouvre et je me baisse, tout simplement pour avancer le siège.

Derrière lui, la veste est là, sur le sol, à l'endroit où l'on pose les pieds. Je n'ai plus qu'à la cueillir.

D o m i n i q u e M a s s a u t

Je m'en irai bientôt

Je m'en irai bientôt. Je passerai par les derrières. Je prendrai la rue Camille Sauvageau. Elle est étroite et longue comme jambe longue, la rue Sauvageau, et je l'aime bien. Je ferai halte devant les Halles. Je m'arrêterai, moi et mon regard, devant les poivrons écarlates de la vieille Marseillaise. Elle hèlera mon pas stoppé, la vieille Marseillaise. Il y aura sa voix rauque. Ses cheveux gris comme mégots. J'achèterai une pomme. Ne la mangerai pas. Je boirai trois noisettes, un peu plus loin, sur la place. Et un petit verre d'eau évasé. Je boirai aussi un rai frais de ce matin de beau mars. Je me sentirai bien, la paix sous les tempes. Mon poumon chantera : un bien joli silence, un bien beau sourire. Chantera comme la mer. Un rythme millénaire. Et lent.



Je m'en irai bientôt. La veille je prendrai la route du lavoir. Je jeterai quelques vêtements dans une machine. Lancera le programme. Puis je resterai une grosse heure à regarder tourner le linge dans le tambour. Pour habituer mon esprit à la réceptivité et au vase clos en deux temps successifs. Au vide et au cercle, au globe même. Je n'embarquerai surtout pas ces vêtements. Ce serait faire reposer la rupture d'avec hier sur un nettoyage. Or j'emporterai dans mes mémoires, celle de mon cerveau et celle de mon corps, toutes mes saletés.

Je m'en irai bientôt. Je remplirai ma valise. Avec soin. Avec économie. Je me plongerai d'abord dans ma bibliothèque, avec une sorte d'ivresse hagarde, comme un soir d'étrange solitude où l'on décide de vider entièrement une bouteille de vin, pour peupler un peu l'espace et distraire les questions. Me livrerai des heures durant aux affres du choix, en oublierai l'obligation du choix, en oublierai le choix. Et les affres se feront délicieuses. Lire. Relire. Quelques centaines de pages de quelques centaines de livres. Laisserai évader très loin mon esprit. Reverrai des moments de lecture — d'enfance, d'adolescence. Des lieux. L'odeur douce, précise, aiguë, d'un laitage à la cannelle qui remonte lentement d'une cuisine, d'une Tante Jeanne. Des taches de mûres. Sur mes doigts. Sur la craie blanche. Sur le chemisier de la maîtresse. Sur sa jupe. Sur le poplité de sa jambe gauche. Taches. Dans les coins les plus secrets. Sur mes bonnets d'ânes. Et dans les interstices les plus enfouis des manuels scolaires et des poèmes. J'élirai finalement une douzaine de livres et je les apprendrai par cœur, sauf un, que j'emporterai. Remplirai ma valise. Trois chemises. Non. Quatre chemises. Non. Trois chemises. Tout bien réfléchi, je prendrai trois chemises et demie. Parce que celle-ci ne prendra qu'une demi-place. Sans col, blanche, avec de la légèreté en filigrane, elle sera presque transparente, presque inexistante. Je préparerai ma valise soigneusement. Puis la laisserai là. Partirai.



Je m'en irai bientôt. Dès ce moment, je serai seul. Je laisserai mes voisins et mes fréquentations dans leur pays et leur date de naissance, dans leur famille d'adoption, leur école. Je les aimerai beaucoup : au loin, dans l'hier. Et sans doute dans de vagues surlendemain. Je me serai préparé pendant des semaines et des semaines à ne plus rien rencontrer sans me mettre à le redessiner, le sculpter aussitôt. Quelle que soit la direction que je prendrai, je perdrai la boussole, et gagnerai le crayon.

Je m'en irai bientôt. Sur la place, entre les pigeons claudiquant, des allers et venues pressées, emberlificotées, des engrouillamini de slalomades, des fatigues contrées, des vivacités boostées, des enthousiasmes dopés, des masques en automatique recomposition, des jambes, des jambes et des jambes, gonfleront de sève l'immobilité de mon départ. J'aimerai ces jambes sorties tôt des lits et qui, comme moi, là, en cet instant de sas, ont les pensées qui dorment encore, retardent tant qu'elles peuvent le réveil. C'est déjà ça de gagné sur le voyage...



Je m'en irai bientôt. Il y aura quelque part, dans le matin, des quais de gare avec des courants d'air, des ports avec des sirènes obèses comme cumulonimbus, des rangées de cars au ronflements tièdes dans des silences froids, des coffres de voitures béants et vomissant dans l'antichambre du congé, des enfants endormis entourés de sacs, des regards en partance, des panneaux indicateurs, des aéroports gris pâle, où résonnent des fatigues, et je n'y serai pas.



Je m'en irai bientôt. Parfois, j'irai à pied. Parfois, je me ramasserai rondement et j'irai comme un ballon, par cumulets ou par bonds, flottant sur l'eau ou prenant un courant d'air ascendant pour une brève élévation du regard. Je me laisserai tirer par la pesanteur ou pousser par les vents. Parfois, je prendrai un peu d'immobilité en boule. Comme les chats.

Je m'en irai bientôt. Je me pencherai sur demain et les jours qui suivent, et je n'y tomberai pas. Je n'y chercherai qu'un peu de précipice et mon corps sera vville.

Je partirai bientôt. Auparavant, je ferai trois fois le tour du monde. Sur une mappemonde. Je voyagerai en spirale, dans

la continuité. Comme un gastéropode, mon ventre sentira chaque centimètre du chemin. Je prendrai soin de ne brûler aucune étape. Je conduirai prudemment mes visites, d'abord au plus proche, au plus familier. Je parcourrai en premier les contrées qui parlent le même langage que moi. De fil en aiguille, je tisserai ma connaissance, ronde et sans esbroufe. De temps en temps je chercherai un peu de déraison, un peu de surprise dans le sommeil et le rêve. Si je m'ennuie.

Je parlerai en dormant. On m'entendra murmurer : « Je partirai bientôt. »



Je partirai bientôt. Pour me préparer au voyage, je poserai, sur le mur de mon séjour, un gigantesque planisphère. Je fermerai les yeux et lancerai mon doigt au hasard. Puis, les ouvrant, je découvrirai le lieu de l'atterrissage. Alors, je me coucherai, baisserai les paupières pour laisser venir à moi les images de la ville, de la forêt, du champ, de la mer, de la steppe, du désert, de la banquise ou de l'océan désigné. Après un quart d'heure environ de rêvasseries, je m'éveillerai pour le lancement d'une nouvelle surprise.



Je m'en irai bientôt. Je tirerai rideaux et tentures, baisserai les volets, fermerai les portes à double tour, débrancherai tous les appareils électriques et le téléphone. Pour qu'aucun son, aucun photon, aucun souffle de brise ne pénètre. Je laisserai mon absence dans l'obscurité totale et le silence. Pendant mon voyage, elle aura le temps de méditer sur l'hésitation. À mon retour, elle m'en parlera longuement. Ce sera d'une grande complexité et d'une grande clarté à la fois. Mais, contrairement aux portes, je n'en aurai rien à battre.

Dominique Massaut

Je m'en irai bientôt. Je jetterai l'hésitation dans le fond du garage, à côté d'un vieux moteur qui, avant de mourir noyé, toussota beaucoup. Je refermerai la porte et, à mon retour, je vendrai le tout, au rabais.



Je m'en irai bientôt. Dehors, dans un air un peu frais, il y aura des odeurs de thym. Je serai tôt levé, dès potron-minet. Comme le jour aura tout de même pointé son nez, les chats seront au repos. Et le coq encore aux vingt mille lieues sous les chants, car cette nuit-là s'offrira quelque prolongement, s'en allant paresseusement recouvrir un peu de l'aube (et aussi parce que ce coq-là n'étant pas un coq fou, il aimera que la clarté soit bien claire). Quant aux facteurs, on les imaginera toujours glissés sous l'enveloppe de leur couette. Le fond d'écran de mon départ sera limpide, vide. Je me réjouirai que personne ne me voie partir.



Je partirai bientôt. Peut-être m'offrirai-je un détour au cimetière ? Litron à la main, pour marquer la coupure, comme on fait une cure de sommeil. J'irai insulter pour la énième fois un Saint-Nicolas hiviniziki, pleurer nos rires perdus avec un Jean parmi d'autres, rire sur les pleurs d'un crocodile de Wall Street en costard sous du bois blanc, dire à mes fantômes préférés qu'ils ne pèsent pas bien lourd, qu'ils ne prennent pas plus de place qu'une demi-chemise et que je les embarque comme pâte à modeler.

Christophe Abbès

La vipace (extraits)

the white zone
is for immediate loading and un-
loading of passengers only
no parking
do not leave your car unattended
unattended vehicles are subject to
immediate tow away
for your safety and security
do not leave your baggage unattended

LAX, 24/24



enfant petit avion de fer
avec tamis
jouait dans la cour
intérieure à défaire
l'ami
insecte petit rouge baigné
et épuisé rongé dans son
sang jouet à
arracher
pattes petites
et aurifères
en un horrible tremblement
hors de l'enfer

il scruta les étoiles
de mai, aucune ne luit
mais un grand bras meuglait
lui, et aveuglait
l'œil noir dans la nuit
pure comme du lait
il descendit



il oublia
et ce fut course folle
parmi herbes comme parmi
les hommes et parmi eux surtout
en compagnie des femmes
comme si.
Oubli que le feu affame



il aura découvert
son juge sous les robes
blés qui estomaquent
salive refaite
peaux qui se tendent
et ce fut le temps
de braise, peaux qui
collent & cuisent
va pour l'œil, noir ! fol !
la rose annonciatrice
sourire, rides
comme philosophe léger
sur l'eau
s'enterre les mains

assez !
tombé dans le vague amer
et brumeux qui étrangle et
placide qui meugle
assis !
l'esprit s'éteint en
brûlures cuisantes en brillant
quoi !
ce qu'il ignore et qu'il sait ignorer
en vain s'étendant
sans fin sans fondement
encore
et encore jusqu'au
repos court
de l'embrassement des choses



il retira la cravate
qu'il portait sur le dos
et regarda un miroir
maniaco-dépressif, défit
ses vêtements mécaniques mais
garda un slip
d'enterrement
l'œil en vitrine faisait
long feu
se disait-il
en ramassant les eaux
c'en était fait de lui

naîtra la mort
en te pinçant la tête le sang
cognera te frappera
où il neige, dans un trou du rocher
comme si tu vivais aux crochets
les étoiles te nourriront
mais
tu n'auras plus à toucher



il volette
d'un corps à l'autre
les bouches regorgent de toutes choses
sauf de mots
or il y a des mots
dans ce dernier chant qui s'élève
dans l'air épais
dessus
les bouches-havres
pour moucheron vrombissant
de toute humanité



faut-il trouver un mot pour qualifier la vie
innommable ? faut-il que la mort soit
bête. et laide ? comment héler le bossu ?
le lépreux, le bègue, le richissime ? comment
appelle-t-on les fleurs de SON
jardin ? quel groupement de noms
pour ce gang de prénoms ?

(guêpe)

Christophe Abbès

les hommes n'accomplissent aucune tâche
les femmes s'en chargent
aidées en cela par les enfants
ces tâches se résument en la confection d'un repas frugal
à base de fruits et de noix
pour le reste, les femmes se coiffent à l'ombre
et les hommes paressent
ils ont pour voyager le corps des femmes et les nuages
le soir, on fait un feu sur la plage
la nuit arrive et tous dansent autour du feu
jusqu'à l'aube
où l'on se baigne

Perle Adler

exalter Or et l'axe

Rue ver rêveur

ni rame de marin
ni vide divin

corne soleil lie l'os en roc
en roc il a sa licorne

Everest se rêve

trêve de vert
Émile élimé
Aboli biloba

Nid ô nature rut anodin
et Adam m'a daté
sida rap paradis

Sec n'a mort romances
et si n'a mort romaniste
n'ira mort romarin

Ève reste et se rêve

Eva usuel bleu suave
liane en ail
tresse de dessert
elle canne en nacelle
et cajun nu j'acte

Sus si tissus
et te va navette
lester ce secret sel
Rue mûre rumeur
école véloce
et pédale l'adepte
être vélo porte métropole verte
si biture rut ibis
su lu mu tumulus
épi lu tulipe
érigé gire
et l'ahan n'a halte

l'or brol
Ara gai Niagara
à Papete fête papa
tiare palindrome ne mord ni laperait
Nil accro porc câlin
en îles à vaseline
et armada camarade d'ara macadam raté
En rut contaminé déni mât nocturne
l'or a viré Rivarol
Émir épi périmé
Émir d'intime n'émit nid rime
Parano drap pardon à rap
et s'il aère réaliste
noter Breton
et le celte
Porte slave valse trop

l'âme le mal
ru erre erreur
Ni à vélin ni levain
nue jacasse ressac à jeun
et n'a bu titubante
ce sel bal avalable sec
Sel océan n'a écoles
Averti pupitre va
lyre béryl
Ce bleu quel bec !
Nu jacassa cajun
séria ut ses estuaires
Et cancan rock cornac n'acte
ni d'abus su badin
Rio toccata Bach ça bat accotoir
on a ce mécano
à mali à la Dalaï-lama
Rumba rab mûr
sève relevée vèle rêves
l'omega si visage mol
Sel à Bach Cabales
Do pizza jazz iPod
Cible bal éluda l'adulé label bic
te para parapet
élucidé pucelage d'égal écu pédicule
Crâne en arc
salsa n'ira coq ni cinq ocarinas las
ni avec ce vain
lac à mot stomacal
ce scalène lac sec

nu fécond nocé fun
la misère gère si mal
câlin if nid d'infini lac
et pain ni apte
à obsolète l'os boa
se l'aère céréales
coin à manioc
lac si fiscal
stop mi-impôts
à reposer très opéra
Trêve brève verbe vert
Fièvre serpent ne préserve if
Noté ! beugla l'algue béton
Et Rome rut à nature morte
— su lu mort Romulus —
lait puni nuptial
seins niés
Été télé de l'étété
Rue l'Avatar a ta valeur
et né présent ne serpente
un été détenu
sel idéal à édiles
eh comédien Énéide moche !
la maso Rome morosa mal
et aria j'ai raté
l'acide médical
SOS nos sucés écussons os
madame dite Ève et idem Adam
être bilan n'a liberté
Baba naturel le rut à Nabab

Etna santé
si rit ne ment iris
et luxe ce val avec exulté

Soda cassis à œil lié oasis sac à dos

caser va havresac
la valise si l'aval
et à mot tomate
à vélo volé va !

le rut à nu au naturel
s'en ira narines
arôme rémora

l'art né central
sabir cri bas

Et se rêver Ève reste

et câlin : être palindrome

ne mord ni la perte ni l'acte

ni le félin

crapaud dû à parc

ni l'ami malin

né mal cyclamen

À babiole loi baba

adoré l'éroda

et sac à malices à sec il a ma caste

Ève fève

ici due jeu d'ici

élue feule

Sonate Tefanos

See cadavre n'énerva d'aucun
ni d'absolu l'os badin

Ere de fenetre verte ne federe
l'arome femoral
rude vert et reve dur
sa perte tue peut-etre pas

C'os eleve le sol
Sans haut tu ahamas
et en alpe planete
C'arc lu pere sepulcral

Toten gel flegme tot
l'art simistral

Et sep se respecte
Solubre herbu las

Ave Eva guepe peu goriee va !

F a b r i z i o B a j e c

Chanson

Il y a de l'innocence en cette reddition animale
que l'homme approuve finalement :
les moutons dans les prés,
tels de vrais piliers,
soutiennent la brume.
Avant que le voyage ferme
nos yeux quelque part,
s'arrêter dans un jardin gelé,
et à l'intérieur de son bref périmètre
louer l'arbre penchant
sur la table en ciment,
la barrière de la maison cantonnière
qui nous sépare des hectares
où perdre les traces
d'un remède assuré.

*Les ballots de foin sont ton repère
sur les terrains jaunes du mois d'août,
chaque élément repose
dans l'ordre du paradis.
Tu te vois, une jambe sur l'autre,*

*éplucher une banane
comme un petit berger en pause
oubliant sa cause.
Et l'air est doux entre deux pluies.
Appartenir au tableau serait plus facile*

*Tu as bâti des nids
avec du fil de fer lié à nos pieds.
Tu volais d'une ville à l'autre,
avais de la nourriture dans la bouche
laissée tomber un peu plus loin.
Et nous en bas mangions fidèles
et crédules en attendant tes instructions.
Si quelque chose ne va pas,
si les nids chancellent
sur leurs spirales,
y a-t-il défaut,
tu le ré pares.
J'ai commencé à chanter
sans aucune hâte
un air qui m'entraînera
bien loin, au fil du temps,
et espère déjà ne pas revenir.*

Mutations

Je n'ai pas le sang du serpent,
le bec du faucon, ses griffes,
un programme déterminé
des cinq prochaines années,
et vis encore mes jours
comme si c'était un accident.

Je ressemble à un zèbre qui s'abreuve
avec sur le corps des écritures
que mon père a vues
et ne veut répéter.

Stances

1

Si l'on pouvait disparaître de nos vies,
tu nous le souhaites, ayant trahi le principe
et livré ton cœur à ton ancien Seigneur
pour lui offrir ton sexe malin.

2

Tu souffrais encore moins l'odeur de l'échange
une heure après, et gazouillais sous la douche
avec ton sourire allongé et oblique.
Tu pouvais tout faire sans aimer,
même en finir.

3

Peut-être qu'un dieu saurait te prendre
si au moins tu avais de la sainteté.
Mais les emblèmes sont clos
dans leur alliage
et représentent,
ne connaissent pas
la valeur.

Sous le cimetière

Têtes de mort abandonnées dans des couloirs en tuf,
fosses d'eau pour obstacles et chauve-souris
pendues à des passages obscurs où l'œil
n'ose plus. Nous demeurons sur la berge
des vivants, avec le membre exemplaire
de la famille qui enfile un os dans sa bouche, pour rire.
Et nous en rions, sans pour autant être emportés
par la jalousie de celui qui passe flairant à peine
tous ces morts qui nourrissent le village
où l'on a édifié des demeures séparées,
conscient d'avoir fait le choix éternel.

Famille

Elle presse la terre,
s'en va, la corneille,
sur la fosse des eaux noires,
pousse son cri,
clamant le droit à la vie.
Elle a de fortes pattes et saute
d'un pêcher à un pommier, à un prunier.
Assis, je lui envoie mes restes,
ne trouvant d'autre bien pour nous
que tolérer le passage des rats,
des serpents et des chouettes.

Corps ennemi

Adolescent, cette enveloppe de chair
et de fils électriques ne semblait pas la mienne.
Je souhaitais la laisser étendue,

que quelque chose se détache d'elle.
Puis je sautais debout
pour ressaisir la partie
que Jackie par pur instinct
rendit à Kennedy, atteint.
Dès lors cela a fait mal ;
d'explosion en explosion
j'étais un champ miné.
De la femme moi j'ai
comme un utérus vacant qui,
se promenant sous la surface,
tire et drogue ma cervelle.

Mise en croix

Pendu par les jambes,
ses mots se lisent en éclat :
« J'ai fait de mon visage une ardoise. »
À la base du bout de bois
trois vulgaires animaux en réclament le corps
et de l'âme ils s'en fichent.

Camomilles

Tu allais enterrer le chat après l'accident,
il est tard, tu disais, pour nous,
on t'hospitalisait en pleine nuit,
les crises étaient fortes et toi
livrée aux infirmiers.
Question de nerfs, tu m'expliquais,
je me souviens du premier soir chez toi,
la veille de l'examen :
le grand verre de camomille près du livre,

presque un biberon. Tu continuais à réviser tes affaires
en minijupe pendant que je comptais en silence
des centimètres de peau, depuis l'ourlet jusqu'aux chevilles.
Ta bague tu l'exposais avec de longues mains
pour que je te dise *joue*, ou bien que je les embrasse.
En cette nuit d'insomnie tu viens
des antres abîmés de mon appareil digestif,
ce n'est pas gentil, mais c'est ainsi,
et j'espère que ce sachet
laissera des pétales de pavot dans la tasse
pour que tout soit à nouveau refoulé.

*Je me rendais au Bois de Boulogne,
les préservatifs dans la poche,
pour les dépravations que j'avais lues,
je me disais : tu iras au Bois de Boulogne
nuit et jour, jusqu'à ce qu'on te trouve,
tu lâcheras ta semence sur des lèvres d'homme
ou de femmes que tu ignores.
Je n'ai point de patrie ni de nom,
j'ai la rage comme religion.*

*Mais en ce lieu je vis des gens
qui s'aimaient autrement,
comme le font par nature les vieux
et les mères avec leurs enfants.
À la lumière du soleil sur le lac
les sportifs couraient,
les amoureux flottaient en bateau.
Et à moi-même : tu reviendras la nuit
et n'auras plus de rêves.*

42 degrés

Le soir est trempé de boissons alcooliques
et de membres dressés dans des frocs en toile
à cause de l'horrible défilé des femelles.
Quelqu'un essaie de fornicuer en sandales
derrière les persiennes barrées à l'après-midi,
mais les corps glissent l'un sur l'autre
demandant une bouteille, comme du sel sur les plaies.
Les boissons apportent encore de la rage aux visages
qui s'enflent comme de petites alarmes dans la nuit.
Et il n'y a plus qu'à continuer ailleurs, voler
autour des fontaines et reposer ses longues pattes
sur l'eau, rien que pour briser
une image renversée.

*Ce fut après l'année 85 et le voyage en Amérique
que le père raconta à sa famille le sketch
de l'aéroport.*

*Se trouvant aux urinoirs, la porte refermée
derrière soi, il aperçut le message noté
le long de la chaîne :*

*« J'ai rempli cet endroit de mon mal,
j'espère que personne n'y échappera. »*

*SIDA était marqué avec le sang répandu
sur les murs, sur la poignée,*

avec du sperme sur le bouton de la chasse,

le papier trempé, la tablette tachée,

le néon défectueux, ou peut-être bleu.

Alors le père commença à transpirer,

et une douleur surgit de ses entrailles

qui pesaient comme un tuyau mal enroulé.

Il chercha à ne pas s'appuyer, rouvrit la cabine

*avec son talon sur le verrou,
et fut sauvé pour raconter à sa femme
que dans le désert les hommes en mission
enfilaient leur bite dans les murs
et dans des tubes serrés.
Ainsi, le fils fabriqua un con
en plastique pour ne pas tomber malade
et la nuit le sortit de son coussin,
le mettant au centre du matelas.
Il souhaitait le combler d'un amour propre,
le sien étant déjà vieux.*

Hermétisme

Là où flottent les morts
affleure mon visage à la survivance
du sperme qui me rendit boiteux
et toujours en retard sur la haute vague
qui veut bien s'abattre.
Alors je me transformai en poisson
et appris la langue de Maldoror
pour devenir compact dans l'eau,
pour avoir mon cube.

Cristian Teodorescu

Le magasin le plus prospère du quartier

Traduit du roumain par Jan H. Mysjkin

La faillite de Lazăr faisait peur à tous les boutiquiers du quartier. Au départ, les affaires du vieil homme marchaient bien — après une petite année, il avait ouvert trois magasins, repris un restaurant, et bâti une maison à la campagne. Puis il commença à acheter des actions et à faire des bonnes œuvres. Pendant des semaines, on ne le vit plus à Bucarest. Il partait à la recherche de marchandises, allait nouer des relations, tâter le marché en province, et tout le temps il se plaignait qu'il n'avait pas d'argent. Les voisins croyaient que c'était son stratagème à lui pour ne pas provoquer la jalousie. C'est ce que croyaient aussi les deux voleurs qui avaient cambriolé son appartement. La seule chose qu'ils avaient emportée de la maison, c'était la télé. Ils n'avaient pas touché aux actions, parce qu'elles étaient difficiles à vendre. Après leur arrestation, ils déclarèrent tous les deux que le commerce de Lazăr n'était qu'une façade : son appartement était celui d'un misérable retraité, non pas d'un homme d'affaires. Leurs paroles furent imprimées dans un journal. Les créanciers de Lazăr se dépêchèrent de réclamer leur argent. Quelques semaines plus tard, ils l'avaient réduit à la mendicité. Ils étaient allés jusqu'à mettre son appartement en vente publique. La seule chose qui lui restait, c'était sa maison à la campagne.

Le matin où il embarqua ses meubles et ustensiles dans le camion, Lazăr vendit la télé pour pouvoir payer le transport. Sa femme apportait leurs pauvres biens de la maison. Elle avait complètement perdu le nord. Lazăr se trouvait à côté du plateau de chargement descendu du camion. Lui non plus ne semblait pas comprendre ce qui se passait. Il expliquait aux voisins que des *requins* voulaient sa peau. Quand il n'y eut plus rien à charger, Lazăr se rendit compte qu'il ne suffisait pas de sortir les meubles de l'appartement, mais qu'il fallait aussi partir. Un moment, son énergie de jeune homme l'avait abandonné. Il était un vieillard qui, après soixante-dix ans, avait peur de devoir quitter la ville où il était né et de déménager à la campagne. Les spectateurs attendaient qu'il soit parti pour pouvoir papoter sur son compte. Ils ne lui pardonnaient pas d'être entré en affaires et de s'en être bien tiré pendant quelques années, au lieu de vivre de sa retraite, comme eux. Tous les voisins avaient espéré que les affaires de Lazăr feraient chou blanc, mais aucun n'avait voulu qu'il fasse faillite de cette manière-là. Tous avaient rêvé qu'il vivrait aussi misérable qu'eux et qu'il aurait, d'un mois à l'autre, les mêmes difficultés à joindre les deux bouts, mais pas qu'il partirait. Comme eux, Lazăr était venu habiter le quartier il y a trente ans, au service de l'État. Il avait reçu un appartement à louer. Quand la crise avait commencé et que l'État avait mis en vente les appartements, lui aussi avait acheté sa coquille, comme eux. D'où lui était venue l'idée de commencer des affaires capitalistes avec un appartement qu'il avait acheté sous le socialisme ? Était-ce Coposu* qui lui avait donné l'appartement ? Non, c'était l'État. L'État le lui avait donné en pleine crise du logement. Est-ce que monsieur Lazăr avait été de mèche avec les communistes ? Hé oui, et comment ! Autrement il aurait pu mettre une croix sur l'appartement dans un immeuble neuf, même s'il avait été prisonnier poli-

* Corneliu Coposu (1916-1995) était après 1989 le chef du Parti des Paysans Chrétiens Démocratiques.

tique. Le socialisme n'a pas été construit avec des prisonniers politiques, monsieur Lazăr n'a pu l'ignorer. Même quand ils effectuaient des travaux forcés, les prisonniers politiques sabotaient partout où ils pouvaient. Ils n'ont pas soutenu le régime comme monsieur Pitache, qui a sacrifié sa jeunesse à la campagne, à l'époque de la collectivisation. Ou comme monsieur Tonghioiu, qui a lutté contre les bandits dans les montagnes, quand les troupes du pouvoir populaire ont donné une bonne leçon à ceux qui étaient là à attendre les Américains.

Ce quartier qui était apparu en marge de la ville, à côté de l'ancien palais royal, avait été un avant-poste du socialisme, et c'était précisément la raison pour laquelle monsieur Lazăr avait reçu un appartement ici, pour montrer que même les ennemis du pouvoir populaire sont traités humainement dès qu'ils ont purgé leur peine. Monsieur Lazăr racontait que ses parents avaient eu une maison sur le boulevard du 1 Mai, qu'ils avaient construite un peu comme le font les propriétaires des immeubles à quatre étages en face de l'immeuble où il habitait lui-même. Ses parents avaient été expropriés et jetés en prison pour faire place à quelqu'un d'autre.

Lui, au moins, il avait fait partie de la Jeunesse Libérale, racontait-il, mais eux n'avaient été que des cheminots. Mais il ne disait pas quelle sorte de cheminots.

La sorte qui pouvait emprunter de l'argent à la banque. La sorte qui gagnait gros, qui pouvait se payer des mensualités et des intérêts. Pourquoi les parents de monsieur Pitache n'avaient-ils pas eu une maison sur le boulevard du 1 Mai ? Ou les parents des autres personnes dans l'immeuble ?

Après le départ du camion, les vieux habitants du quartier y allaient bon train avec leurs commentaires. Les uns se montraient sur l'allée devant les immeubles dans les pantalons de leurs uniformes bleus ou kakis, les autres se rappelaient le ton saccadé et convainquant du temps qu'ils avaient été militants du parti. Les représentants pensionnés du prolé-

tariat avaient une attitude oscillante. Il faut toujours guider le prolétariat, aujourd'hui plus que jamais. Quelques-uns parmi les représentants avaient quitté le droit chemin, comme s'ils avaient été contaminés par les idées de Lazăr. Les vieux ouvriers devenus contremaîtres ou au moins spécialistes avaient oublié les appartements obtenus gratis, les vacances syndicales et les voitures achetées à crédit. Ils étaient fâchés. Mais au lieu de se fâcher contre les capitalistes, ils s'en prenaient aux militants du parti. Ils avaient lu dans les journaux que leurs anciens chefs et secrétaires du parti s'étaient enrichis. Ils voyaient certains d'entre eux dans des voitures luxueuses, alors que c'étaient eux qui pendant des années avaient prêché la modération et la pauvreté comme idéal du parti. Ils ne comprenaient pas qu'il s'agissait d'un jeu politique. Une preuve que ceux qui avaient construit le socialisme étaient, même sous le capitalisme, plus rusés que les paysans et les libéraux et tous les autres partis qui caquetaient dans l'opposition. Si le grand capitalisme n'avait rien voulu savoir du socialisme, les représentants du socialisme pouvaient démontrer que eux étaient capables d'être aussi des capitalistes. Cela plaisait aux pensionnés du quartier, même si au bout de la rue principale était apparu un mont-de-piété tenu par le fils d'un des anciens chefs du parti du secteur. Le mont-de-piété, à l'enseigne de lettres noires sur fond jaune, effrayait et attirait tout le monde. Il les effrayait tant qu'ils n'avaient pas de dettes, et les attirait dès qu'ils ne s'en sortaient plus avec leurs pensions, tout en étant obligés de faire face aux dépenses de tous les jours. Le mont-de-piété était le seul magasin qui prospérait dans le quartier. C'est ici que les pensionnés qui souffraient de maladies coûteuses apportaient leurs objets précieux, dans l'espoir de trouver plus tard l'argent pour les racheter. Mais ils pensaient aussi que l'ancien chef du secteur, représenté par son fils, ne les saignerait pas à blanc, l'échéance venue. Ils étaient fiers de la Mercedes du fils du chef et même s'ils avaient perdu leurs bijoux et les

objets de valeur qu'ils avaient mis en gage, ils étaient contents que leurs petites fortunes soient passées dans la main d'un des leurs.

Le patron du mont-de-piété avait acquis l'appartement de Lazăr lors de la vente publique. Une petite semaine après le départ de l'ancien propriétaire, il y fit son entrée. Il inspecta l'appartement, et ensuite il passa chez quelques connaissances dans l'immeuble en leur expliquant qu'il avait fait une offre pour éviter que l'appartement passe dans les mains d'un étranger. C'était la devise du jour. Ne pas laisser tomber le pays dans les mains des étrangers. Le syndic de l'immeuble, qui venait de laisser son alliance au mont-de-piété, avait été à l'époque son subordonné direct au Secteur. Tout à coup la question lui passa par la tête, qui était coupable de la faillite de Lazăr. Il la posa sur un ton sceptique, tout en louant son ancien chef d'en avoir fini avec ce capitaliste de Lazăr. Flatté par cette bêtise, mais se souvenant de la lutte des classes, celui-ci révéla au syndic que la faillite de Lazăr était chose entendue dès qu'il s'était lancé dans le commerce. « Dans ce pays, on fait uniquement du commerce quand *nous* le voulons. » Le syndic était aussi un adepte de la lutte des classes, mais à cause de l'alliance, il avait adopté aussi d'autres idées, plus individualistes. Par conséquent, il commença à jurer contre son ancien chef. Il le traita d'abord d'usurier dégoûtant, ensuite de magouilleur du parti. Quand il voulut parler davantage, le chauffeur de son ancien chef lui flanqua une claque sur la bouche, qui se remplit de sang. Par-dessus le marché, il lui envoya deux coups de poing dans l'estomac, qui l'expédièrent par terre. Puis, il le ramassa et le pressa contre le mur, de manière qu'il puisse entendre l'aimable message de son ancien chef : « Quoi, toi aussi tu t'es encaillé avec ces gens de Coposu ? »

Quelques mois plus tard, le syndic avait perdu son logement. Il déménageait pour un asile de vieillards. Contrairement à Lazăr, il n'avait pas de maison à la campagne où il

pouvait se réfugier, et il restait donc sans appartement, parce qu'il n'avait pas payé les charges et le loyer depuis des mois.

Mais l'ancien chef du secteur du parti n'avait pas tenu compte du fait que le syndic venait de perdre sa femme. Le chagrin l'avait rendu colérique. Il avait raconté à quelques journaux ce qui s'était passé. Le chauffeur, qui l'avait battu, avait dû payer une amende. Mais personne n'osait s'en prendre à l'ancien chef du parti, qui avait des relations dans le gouvernement et dont les intérêts commerciaux se chiffraient en milliards. En dehors de cela, il protégeait les pauvres, faisait des donations aux hôpitaux, et siégeait au Parlement. Depuis qu'il a échoué à l'asile, l'ancien syndic guette l'occasion propice pour jouer un mauvais tour à son ancien chef.

Lazăr écrit de temps à autre aux gens de l'immeuble. Il a pris une hypothèque sur sa maison à la campagne. Il s'est à nouveau lancé dans le commerce et les affaires vont plutôt bien. Mais il n'est plus indépendant. Chaque mois, il verse la moitié de ses bénéfices au préfet, un homme aux idées larges, qui adore la privatisation.

M i c h a ë l L a m b e r t

Les pieds dans le plats
(extraits)

Voyage au bout de ma vie

Aussi loin que remonte ma conscience, j'ai toujours voyagé. Au gré de ma volonté et de mon indépendance. Sur les chemins de la nécessité parfois. Mais la liberté dans mes valises, comme une boussole.

Quatorze ans, mon premier départ volontaire. Pour échapper à la guerre, aux travaux forcés. Je suis parti avec les premiers chants d'oiseaux, seul, à pieds, à travers ces champs et ces bois qui menaient sous la grange de mon grand-oncle au milieu d'ailleurs et de nulle part. J'y ai traîné ma bosse et mes premiers bonheurs d'amour. Je m'évadais par lettres interposées. Ainsi immunisé contre la morsure des armes, je rejoignais ma belle amie, lui inventant des promenades sur des plages lointaines, des chevauchées les cheveux aux vents.

Mon deuxième voyage fut un retour par les trous d'obus, les toits effondrés et les murs abattus. J'avais hâte de déplier ces cartes du monde patiemment ébauchées en rêve, de dégourdir mes jambes de fourmi fraîchement sortie du cocon. C'est ainsi que je fis les plus beaux métiers du monde : commis voyageur et globe-trotter, explorateur et marchand de lait, livreur de fleurs et capitaine au long cours...

J'ai comme cette impression bizarre, que vous connaissez peut-être, d'avoir enfin posé mes valises pas plus tard qu'hier. Ce matin, j'ai, une fois encore, quitté ma maison. J'ai poussé ma porte, enfoncé ma casquette sur ma tête et mes mains dans mes poches. Mais je suis à présent incapable de vous dire si j'avais choisi un lieu à atteindre, un ami à revoir, des herbes à cueillir au bord d'un talus ou si j'avais simplement décidé de suivre ma canne. Je n'ai pas le souvenir d'avoir marché. C'est plutôt le trottoir qui avançait, les rues, les maisons qui défilaient et les paysages au loin qui s'enfuyaient. J'ai dû crier, essayer de les insulter sans doute, pour qu'ils s'arrêtent. Jusqu'à ce que mon cœur s'épuise, mes poumons se vident et mes jambes tremblent.

Ce soir, épuisé comme par un dernier voyage au bout de ma vie, je suis à nouveau devant ma porte. Je sais que je la refermerai derrière moi avant que la nuit ne tombe. Il y a un vieux fauteuil cabossé et une couverture à carreaux installés près de la fenêtre qui m'attendent. Je ne les quitterai plus. Je serai peut-être celui qui raconte le monde ou rien qu'un souvenir pour mes petits-enfants.

Hier, j'ai eu septante-huit ans.

Le croque-vivants

Révolution

Le travailleur était poète
Sur la face d'un petit matin gris
Il a écrit
Je ne veux plus travailler
Joli poème
A dit le patron
Et il l'a enchaîné

Le travailleur était rêveur
Sur le mur de la liberté
Il a écrit
Le patron est trompeur
Joli vers
A dit le travail
Et il l'a assommé

Le travailleur était en colère
Sur l'acier de sa machine
Il a écrit
À bas cette cage de fer
Drôle de rime
A dit l'usine
Et elle s'est écroulée

Chapeau Prévert

Mon chat s'est couché dans ma boîte à chapeau
Et je suis sorti avec mon chapeau sur la tête
Alors le vent a envolé mon chapeau

Mon chat a dormi dans la cage de l'oiseau
Et mon chapeau a tourné dans ma tête

Alors devant la femme nue
J'ai laissé l'oiseau sur ma tête

Quand tu es entrée chez moi

Le soleil a ouvert la porte et il est entré
Il a pris le balai des matins bleus
Pour chasser la souris et le rat
Le chat se frotta contre ses jambes
Il trébucha
Quand son corps rond toucha le sol
Les fleurs poussèrent
Il se releva
Les murs étaient de pétales rouges
Il défit le lit pour y coucher
Alors la fenêtre jusque là invisible
S'est ouverte immense
Les oiseaux ont ri
J'ai chanté

Et quand tu t'es penchée sur mon cœur
Le soleil brillait à l'intérieur

L'oasis (s'étant perdu sur la banquise m'a demandé son chemin)

La terre est dans la main
Mais le soleil est timide
Les oiseaux cherchent encore
La lumière qui les trompe
Et la pluie écoute
Pourquoi toujours vouloir parler aux rues
L'horloge est morte hier
Écrasée par une chenille
Et l'eau passe

J'avais le cœur dans la bouche
Mais la main dans le piège du vent

La femme est partie

Le croque-vivants

Et ils mangent la vie des autres
Le miel et les pétales
Et ils ont des mâchoires de fer
De la poudre dans les yeux
Et le feu brûle leurs entrailles
Et ils gobent la fourmi fier
Et le torrent timide
Et ils dévorent le fruit du ventre des femmes
À s'en éclater la panse
Et leurs bouches puantes
Invitent la chair du soleil
À entrer dans la danse
De leurs orgies béantes
Et la vermine nourrit

Leur faim qui paresse
Enfant pourrissante
Sur le fumier des tombes
Et leur appétit vient en gerbant
La boue des passions lubriques
Que leurs dents qui bandent
Appellent en gloussant
Et ils bavent des morceaux de vie
Et ils lèchent les hommes
Et ils se frottent le ventre
Et ils se couchent fats sur leurs merdes hurlantes
Et ils violent les yeux des bêtes sauvages
Et ils bouffent le cœur des enfants
Et ils avalent leurs déjections fièrement
Et ils mangent la vie
À s'en éclater le monde

Le regard du chat perce les rapaces
D'un coup de plume je les ai croqués

J'ai l'esprit cannibale

Marie - Ange Serrato - Riobo

Parlez-moi

Je me suis assise sur le banc public. La vieille dame était assise à l'autre extrémité. Je me suis tournée de son côté. J'ai voulu m'éclaircir la gorge, toussoter, dire : « Bonjour, Je suis près de vous, J'ai des choses à vous raconter. » Aucune parole n'est sortie. J'ai espéré que par enchantement cet espace entre nous se réduirait. J'ai croisé mes jambes. J'ai allongé mon bras sur le dossier du banc. Autant de centimètres que j'ai grignotés pour me rapprocher d'elle.

Derrière moi dans le buisson, un craquement, un souffle, je n'ai pas bien distingué. J'ai sans doute sursauté, fait un petit bond vers elle. Du bout des doigts, j'ai senti la feutrine de sa veste trois-quarts.

Je me suis penchée et j'ai dit : « Parlez-moi. »

Elle m'a fixée. Elle m'a fixée pendant quelques secondes. Une éternité. Ses yeux bleus brillaient étonnamment, presque larmoyants, ses paupières étaient rosies. Sa peau était d'une transparence extrême, blessée par des rides.

La vieille dame a détourné son attention. De courtes mèches de cheveux argentés sortaient des bords de son chapeau noir et sa veste anthracite laissait dépasser une jupe plissée noire. Elle portait des bas gris et ses jambes grêles étaient légèrement repliées sous le siège. Ses mains fines, tachetées et bleuies par les veines trop saillantes, étaient croisées sur son petit sac noir. Sa canne était posée près du corps.

Elle a eu un sourire en coin, à peine figé, qui lui donnait un air à la fois espiègle et satisfait de ce moment d'abandon à la bouderie. Puis, la vieille dame a retrouvé son regard absent, ses pensées posées de l'autre côté du jardin. Ou ailleurs.

Je l'ai observée dans cette attitude. J'ai cherché à deviner ses réflexions, mettre des mots sur son histoire.



Je savais que la vieille dame faisait sa promenade à la même heure, chaque jour, si le temps le permettait. Je savais qu'elle habitait le quartier, rue des Arceaux. Au numéro 27, dans une grande maison. Elle y avait toujours vécu. Je savais que sa gouvernante, une dévouée Madame Garnier, veillait sur elle depuis plusieurs années.

Je les avais suivies depuis le 27, rue des Arceaux, dans leur itinéraire vers le parc. Elles étaient entrées par le portail principal et avaient longé l'allée sur le côté. Un jogger les avait dépassées avec une foulée énergique malgré sa corpulence. Il balançait les coudes trop haut et donnait l'impression d'une motivation démesurée. La vieille dame marchait en s'appuyant d'un bras sur sa canne tandis que l'autre bras était noué à celui de Madame Garnier. Après avoir contourné la grande fontaine, elles étaient revenues du même pas, court et lent. Elles semblaient se faire des confidences. Oui, des confidences, comme deux proches amies.

Leur balade achevée, Madame Garnier avait aidé la vieille dame à s'asseoir sur un banc, celui qui était à la fois abrité des courants d'air et bien placé, avec une vue d'ensemble sur le parc. Madame Garnier était partie. Selon les habitudes, elle serait absente pendant une trentaine de minutes pour faire quelques courses chez les commerçants.

Je m'étais appropriée ces minutes et, pour ainsi dire, la compagnie de la vieille dame qui restait silencieuse.

Pourtant, j'avais osé lui dire : « Parlez-moi. »



— Il est beau ce parc, a dit la vieille dame.

Elle a parlé. Elle a dit : « Il est beau ce parc. »

J'ai regardé et je l'ai trouvé beau moi aussi. Certains arbres déployaient autour de leur colonne vertébrale un feuillage persistant avec des nuances de vert ou de bordeaux. D'autres portaient l'automne avec des jaune ocre, des veines de carmin, des salissures brunes. Des feuilles tombaient, emportées par une brise légère pour la saison. Elles zigzaguaient, touchaient terre dans un imperceptible bruissement. Après avoir slalomé, certaines s'amoncelaient dans quelque recoin pour s'émietter.

— Oui. Il est très beau, ai-je bredouillé.

J'ai senti comme une brûlure dans les yeux. Toujours ces inquiétudes qui m'ébranlaient, me fissuraient de l'intérieur.

Les bruits de la ville me sont parvenus en sourdine, comme une musique d'ambiance dont personne ne tient compte parce qu'elle fait partie du décor.

La vieille dame a regardé vers l'aire de jeux. Des mamans surveillaient leurs rejetons autour du toboggan, des structures en plastique et en cordage où ils glissaient, s'accrochaient, apprenaient l'équilibre.

Plus près de nous, sur un côté du bassin, un homme et un petit garçon faisaient naviguer un voilier en provoquant des remous à l'aide d'un bâton. Ils couraient de l'autre côté du bassin, récupéraient le jouet et recommençaient la manœuvre.

— Vous avez des enfants ?

— Non, ai-je répondu. Non, je n'ai pas d'enfants.

J'ai baissé la tête, les épaules. J'ai arrondi mon dos, prête à plonger dans la ridicule surface devant moi qui me donnait la sensation d'un abîme. Pour me préserver d'une interminable chute, je me suis un peu redressée et je lui ai avoué : « J'ai fui. Je suis partie à l'étranger. Je crois... je croyais avoir été trahie. »

J'ai senti ma gorge se serrer et je n'ai pu prononcer d'autres mots pour me disculper et enfin être reconnue. J'ai pris conscience de ma maladresse à vouloir lui expliquer que j'étais de retour au pays. Aux racines. Lui dire qu'on ne refaisait pas sa vie, on ne changeait pas ce qui avait été. J'avais envie de lui parler de ma vie, ma misérable petite existence. Je voulais me confier à elle qui était tranquillement assise et qui semblait attendre. Que pouvait-elle attendre ? J'ai éprouvé de l'admiration devant cette patience à regarder en silence les vieux jours se dérouler. Je me suis demandé si ce petit pli aux coins des lèvres était une résignation sagement déguisée ou le plaisir d'une douce vengeance.

Des pas lourds ont crissé sur le gravier. Le jogger est passé. Sa cadence était déjà moins soutenue, son souffle plus bruyant, presque spasmodique. Son tee-shirt portait les traces de son effort. À côté de lui, sorti de nulle part, un chien, amputé d'une patte, l'accompagnait avec une sorte de gaîté, un entrain saugrenu pour cette compétition.

En sens contraire, dans l'allée, une jeune fille et un jeune homme avançaient lentement, chacun consultant le livret qu'ils tenaient. Lorsqu'ils se sont rapprochés de nous, nous avons entendu la jeune fille rassurer son compagnon : « Tu connais parfaitement ton texte. Il faut que tu t'imprègnes du personnage maintenant, que tu te mettes dans la peau de l'imposteur. Tu y arriveras. J'ai confiance en toi. » La jeune fille mettait de l'ardeur dans ses conseils. Elle formait une coupe avec ses doigts, ensuite elle serrait le poing. J'ai senti en elle la femme maîtresse, la femme qui dirige, celle qui domine.

Quant à la vieille dame, elle a accentué son sourire. Ainsi, l'exubérance de la jeunesse la rendait heureuse.

J'ai soupiré.

La compassion que j'avais ressentie s'est volatilisée et la douleur est devenue intense. J'ai revu cet après-midi pluvieux, le hall d'entrée de ma maison, l'imperméable, le parapluie

noir encore mouillé et le rez-de-chaussée terriblement vide. Au premier étage, je m'étais arrêtée pour écouter les gémissements et les râles. Après tant d'années, j'ai ressenti le même désarroi, le même sentiment de honte d'avoir surpris leur plaisir alors que mon père était en voyage d'affaires. J'avais épié l'intrus qui, sur le pas de la porte, avait dit à ma mère : « Merci. Je n'étais pas venu pour ça. » Ma mère avait répondu : « Je sais. »

— J'étais jeune et j'ai fui. Un mensonge qui a déstabilisé mes repères... vous savez ? Ces choses qui font partie de la vie d'une jeune fille. Ces convictions que l'on croit éternelles, ai-je expliqué.

Je l'ai regardée dans son mutisme. Elle n'avait pas besoin d'entendre mes états d'âme ; elle avait Madame Garnier avec qui elle partageait des secrets. J'ai senti mes joues rougir, des picotements sur le cou. J'ai inspiré profondément. Je me suis adossée et j'ai levé la tête pour me perdre dans le ciel qu'un avion venait de diviser en deux. D'un côté la vieille dame, de l'autre moi. Et entre les deux, la traînée blanche de l'avion telle une semence qui viendrait féconder une improbable réconciliation.

— Tout ceci n'a plus d'importance, ai-je chuchoté comme si je m'adressais à un interlocuteur céleste. J'ai mis si longtemps... à comprendre. Et maintenant j'ai compris que la passion fait tout oublier.

Puis, je me suis inclinée vers elle et j'ai ajouté, à voix basse :

— Oui, c'est ça. Un après-midi, j'ai été oubliée. Tout simplement oubliée. Le plus comique est que je voulais mourir et éviter de respirer en m'enfonçant la tête dans l'oreiller. C'est stupide, non ?

La vieille dame n'a pas bougé. Elle regardait les enfants qui jouaient.

— C'est idiot de vouloir s'étouffer avec un oreiller, pas vrai ? ai-je répété en élevant le ton.

Ses mains osseuses sont restées croisées mais elle a bougé l'index comme si elle me faisait une remontrance, me disait : « Ça ne se fait pas. C'est idiot. »

Puis elle a balancé très légèrement sa tête et a marqué un peu plus son sourire.

Je me suis apaisée mais j'ai trituré mon Kleenex. J'en ai transformé la fibre en légères particules qui se sont envolées. Un jardinier municipal ratissait la pelouse plus loin et faisait des monceaux avec les feuilles mortes.

Je l'ai montré du doigt. Elle l'a regardé et j'ai dit :

— Moi aussi j'ai rassemblé de nombreuses feuilles. C'était des courriers que j'avais reçus. »

J'ai pensé à ces pages dont le bord avait fini par jaunir. Sur certaines lettres, l'encre s'était quelque peu estompée au contact de l'air. L'air aurait pu tout emporter, je connaissais par cœur les demandes de pardon, la difficulté des choix, l'arrogance des enfants qui savent tout et ne pardonnent rien. Je les avais souvent lues.

La vieille dame et moi avons observé les mouvements du jardinier. Il pointait le râteau à bout de bras, le plantait dans la pelouse et le tirait vers lui avec quelques feuilles emprisonnées. Certaines étaient rebelles, s'échappaient entre les dents de l'outil et traînaient encore. Il recommençait alors, tel un automate. Au moment où le jogger est passé sur l'allée toute proche, le jardinier s'est arrêté et le poing sur la hanche, il a suivi du regard le sportif en train de s'essouffler en compagnie du chien sur trois pattes. Le jardinier a haussé les épaules et a repris son travail en dodelinant de la tête.

J'ai voulu rompre le silence.

— J'avais écrit les réponses. Plusieurs réponses à chaque lettre. Je n'en ai posté aucune. Je les ai brûlées, ai-je murmuré. J'ai tout brûlé.

Je me suis mouchée dans ce qui restait de mon Kleenex pour attirer l'attention de la vieille dame. Elle allait sans doute s'inquiéter : « Vous êtes enrhumée ? Pas étonnant avec

ces changements de température ! Vous devriez vous couvrir plus chaudement... » J'ai souhaité entendre des banalités.

Elle n'a pas bougé. J'ai cherché un trouble, une tension sur son visage.

Elle regardait le monde défiler avec une telle sérénité que l'heure fatale m'a semblé rôder alentour. À moins que ce ne fût une simple ombre dans le ciel, un dernier doute.

— C'est vrai, c'est ridicule, a dit la vieille dame. Avec un oreiller... Elle a ri. « La fin arrive toujours. J'attends la mienne. Je retrouverai enfin mon mari. »

Puis le regard toujours rivé sur le coin des enfants, elle a ajouté : « Mais d'abord je voudrais revoir ma fille. Je crois qu'un jour elle reviendra. Il est possible que nous n'ayons pas grand-chose à nous raconter. Nous partagerons le silence. C'est beaucoup. »

Madame Garnier s'est approchée et a aidé la vieille dame à se lever. Elles se sont unies par les bras. Madame Garnier m'a souri et m'a chuchoté : « À bientôt. »

Elles sont parties.

Le jogger arrivait hors d'haleine, la foulée traînante. Son tee-shirt lui collait à la peau. Il avait le visage cramoisi et ruiselant. Il semblait être au bord de l'apoplexie. Il était tout seul. Je l'ai admiré et j'ai eu peur pour lui. Je me suis demandé combien de temps il tiendrait encore.

Moi, j'avais trop attendu.

G a b r i e l a T o m a

La femme qui habite la chambre haute

je raconte les rêves d'un ami imaginaire
à l'étage d'en haut quelqu'un pleurniche sans cesse
on est sur le seuil de la folie
je parle plus fort plus vite
je crie
je veux enfin rejeter tout ça
fermer les yeux voir à travers la brisure
l'homme
qui danse
et devient complet



j'écris sur les sensations
qui poussent les hommes à faire l'amour
il s'agit d'une nuit ensemble seulement, dis-tu
puis tu pars tout autant esseulé
tu longes les vitrines de fringues où tu regardes
jusqu'à ce que tu te voies de près
te rendant compte
que tu as endossé l'habit de l'autre

le soir
tu écoutes la mer sur la voie du tram
tu attends un son qui te ferait distinct
un simple mot rassurant
dans l'ascenseur étroit



monte avec moi
plus haut que cet ascenseur peut rêver de s'élever
tu comprendras
nos cerveaux sont quelques diapositives
les images réitèrent chaque matin
mon corps nu
près de ton corps nu
le soir nous regardons un film
nous endormant chaque fois que Little Otik tord le cou des
pigeons
lui ne sachant autrement
comment contenter son ami
les voisins cognent à la porte humide de l'appartement
envahie par la mousse grise
nous n'existons que dans leur agenda
avec les dettes du ménage



ce matin-ci
la chambre est submergée et presque en pente
les fenêtres immenses vers le boulevard
sont largement ouvertes
mon corps est enveloppé de draps humides
l'eau s'infiltré ça et là dans la peau gercée
la chambre d'où j'ai peur de m'évader
l'endroit où je vois légèrement mes bras dans un rêve



la femme qui habite la chambre haute
jouit d'un grand savoir sur la lumière solaire
les hommes qui la connaissent ferment les yeux
dans les bus qui traversent Bucarest
ils regardent attentivement
les traces jaunes sous les paupières
qui les lient entre eux comme les mots d'un poème



tu jettes le filet
les souvenirs sont intenses
ils réveillent des images
oubliées où tu te vois clairement
images de la mort s'infiltrant par les parois de la chambre

je ne suis qu'une voix
je m'entends répétant des choses terribles
à des gens qui ne peuvent jamais se rappeler un rêve
simples corps dénués de centre
un faux-jour
à la hauteur de l'ombilic



le matin il me laisse
sur les parois
des mots d'amour
je descends lentement du lit humide
dans le living mes parents applaudissent hystériquement
je m'assieds de nouveau à ma place
les veines à peine gonflées
bougent verdies sous la peau
le son et la lumière de la pièce
se déplacent

Gabriela Toma

dans le miroir égratigné
par les mêmes lignes noires

le matin il me laisse
une entaille dans la paume
ses doigts tâtonnent en étrangers sur mon corps
il dort nu
le dos tourné vers moi
chaque nuit



à dévisager les enfants qui écorchent les arbres en face du
bloc
et une fois chez soi à guetter
les signes qui pourraient apparaître sur nos corps
depuis tant d'années nous voilà chuchotant des choses
étranges dans une petite pièce
dépêche-toi dépêche-toi
(je marche plus vite, je cours)
un voisin creuse un tunnel vers ta chambre
pour t'avertir t'apporter les journaux
te dorloter rire avec toi des comédies du vendredi soir
laisse-le entrer
le voisin Lazare
saura toujours t'appeler par ton nom

*Traduit du roumain
par Constantin Abaluta et Carl Norac*

Timotéo Sergoï

Le tour du monde est large comme tes hanches

Je porte sur mon dos deux grands seaux d'eau de larmes.
Le premier vient de mon enfance
 Il borde encore mes yeux.
Le second vient de ce matin.
Je quitte le jardin.
Je traverse la route sous la pluie qui me plaint.
Ils serviront un jour à arroser les fleurs, à nettoyer mes vitres.
 Ne me demande pas de me fâcher sur toi.

Mes seaux sont pleins, et ils débordent. Je laisse derrière moi
des lambeaux d'eau amère, salée et imparfaite, des traces
d'histoires claires, quelques gouttes de guerre.
Ne me demande pas d'être méchant. Pas moi.

Je porte à bout de bras deux grands seaux d'eau de larmes.
Le premier vient de mon enfance,
 Il coule encore un peu.
Le second vient de ce matin.
J'arrive à la forêt, sous le soleil qui tremble.
Ils serviront un jour à éteindre ma peur, à nettoyer mes fuites.
 Ne me demande pas de te frapper. Pas moi.

Les reflets du soleil sur le dessus de l'eau m'éblouissent les
yeux.
Où voulais-tu aller ? Voir la mer ? Goûter au feu ?

Ils serviront un jour, pour éteindre ta soif, à écrire quelques
mots de plume transparente.
À pardonner, peut-être, mais après le repas.
Assis dans la clairière, je te ferai du feu.
Tu me regarderas. De loin. Sans doute. Un peu.

Quand j'aurai posé là mes deux seaux d'eau de larmes.
Le premier vient de mon enfance
Le second vient de ce matin.

Ils serviront sans doute à laver les patates, à faire un peu de
pain, à cuire nos regards au creux du temps qui passe.
Où serons-nous perdus si nous sommes à deux ?
Cette horloge gratte et frotte nos têtes impatientes.
Ne me demande pas de tout casser comme ça. Pas moi.

Puis je m'endormirai, comme jamais depuis longtemps.
Laisant brûler la viande et le repas de fête que j'aurai fait
pour toi.
Tu sortiras de la forêt
Tu goûteras, peut-être
Et tu verras là-bas la mer en seaux de larmes.
Le feu en brasero pour réchauffer nos âmes

Et je laisserai là mes deux grands seaux de larmes
Le premier vient de mon enfance
Et j'en aurai toujours un peu.

Le second vient de ce matin.
Que fait cet homme dans ton jardin ?

Battice, déc. 06

La journée du poitrimane

Quand vient le petit matin, l'homme se lève, sort de sa cage thoracique et s'en va, comme tout le monde, au boulot.

— Dur, hein ?

— Non, j'aime.

Il respire, il respire, les fleurs, les femmes, les flots, les flammes, les fureurs, les sanglots.

— Difficile, non ?

— Non. J'aime.

Puis il les inscrit dans un petit carnet, les enjolive un peu : plus beaux, plus forts, plus doux.

— Terrible, n'est-ce pas ?

— Non. J'aime.

Et le soir, à l'heure où il se couche, le poitrimane, qui a reniflé toute la journée, enivré, essoufflé, l'esprit tout embué, rêve des bonnes odeurs du jour.

— Si c'est pas malheureux...

— Non, j'aime !

C'est un poète, avec son petit crayon, ses mains de glaise et ses yeux de carton. Un respirateur de l'instant présent, un espérateur des moments de demain. Et rien n'a plus de valeur, vraiment, que les carnets du poitrimane.

Aulnay Sous Bois (F), sept. 07



La vérité est dans le verre. Le monde est une énorme serre
coupez coupez coupez des vies Ma tête est juste au-dessus de
l'eau Respire respire Un geste, un mot et mes yeux s'em-
plissent de larmes La serre est grande, la serre est belle et ses

écailles sont de soleil Un geste, un mot et elle se brise Ma tête est juste au-dessus de l'eau Respire respire Puis un oiseau passe qui nous lâche une histoire, un amour éclate, un baiser explose et l'un de ces débris va toucher la verrière Coupez coupez coupez des mots Et l'un de ces débris va ouvrir le carreau Ma tête est juste au-dessus de l'eau Respire respire Un geste un mot et mes yeux s'emplissent de larmes Ma tête est une énorme serre Tu l'as dit hier Tu l'as dit haut Notre histoire se brise et nos cœurs en morceaux vont casser le pare-brise où s'écrasent nos cerveaux Ma tête est juste au-dessus de l'eau Le monde éclate en mille lingots qui font briller la nuit là-haut Ma tête est juste au-dessus de l'eau Respire respire Et je surnage Je me débats contre la feuille de glace fine qui sépare le ciel de l'eau Respire respire Coupez coupez coupez mes ailes coupez coupez coupez mes mains Tu n'es plus là avec ta peau pour soulever mes lendemains Les oreillers sont des menteurs qui soufflent que le monde est doux La vérité est dans le verre, le monde est une énorme serre Coupez, coupez, Coupez ma langue Coupez coupez coupez ma langue Coupez coupez coupez ma lan

Bruxelles, fév. 07



De temps en temps, elle jette un œil par la fenêtre. En face, les façades bâillent d'ennui. Un tilleul agite ses doigts dans le vent rouge. Les fenêtres où se reflète le ciel ne reflètent rien d'autre que l'infini des jours d'attente. Parfois, un homme passe, qui porte un chapeau. Mais ce n'est pas lui.

Non, ce n'est pas lui.

Lui porterait une cape bleue sur les épaules, un cheval blanc entre les jambes. Ou au minimum (au minimum !) une paire de collants dorés qui lui moulerait les burnes.

Verviers, oct 07



« Je veux changer le monde comme un nageur voudrait changer la direction d'un paquebot, me dit-il. La question est : est-ce que je nage dans la mer, ou dans la piscine du bateau ? »

Bruxelles, Sept. 06



Je rêve d'un théâtre fait de jambes de femmes
Pour seul décor
Pour seuls acteurs, pour seul texte et pour seuls auteurs
Des jambes de femmes sont suspendues au fond, et des
jambes de femmes conversent, de leurs bouches de cristal et
de poils ronds. Les hommes en feront des chaises, des
échelles et des barreaux de lits.
Des enfants en feront leur origine unique, velue et grasse,
initiatiques pour devenir adultes et par trop magiques pour
enfanter vraiment.
Les amants en feront des voyages, des paysages vus d'avion,
des trapèzes de bois volant, des cordes pour se pendre, un
piano de chair.
Elles servent aux vieux de cannes ou de bâtons d'aveugle, de
support ou d'écran d'un cinéma joyeux.
Puis apparaissent les miroirs
Aussitôt
Elles
Disparaissent.

Belo Horizonte (Br) juin 07



Timotéo Sergoï

Syndrome de Stockholm à Verviers

L'ennui, c'est grand
La plaine mortelle où poussent les totems aveugles
Des oiseaux, des chats, des arbres que l'on ne voit plus
J'ai jeté toutes tes photos
Heureusement, j'ai le frigo.
Le ciel immense est vide. Et l'herbe n'est plus tendre.
Ni dans le feu, ni dans mon lit, ni ailleurs où je puisse
m'étendre.
Le soleil est un manchot.
Heureusement, il y a l'auto.
Le véritable ennui énorme et hérissé qui traverse mes mains
au bord d'un océan sans vagues et sans bateaux, sans crabes
et sans poissons, sans mouettes et sans alizés.
Heureusement, il y a l'évier.
Et plus rien ne se passe.
Plus rien ne se passera.
Même les clochards ne s'ennuient pas. Eux, ils ont les flics, les
poubelles, les regards des passants pour s'occuper une heure,
Exister un instant,
Vivre encore un quart d'heure.
Je suis assis au cimetière entre les tombes alignées.
Heureusement, j'ai la télé.
L'ennui, c'est ton absence mal allumée.

Verviers, sept. 07



J'ai très bien connu la douleur. Pas plus tard qu'hier, je lui
disais encore : « Arrête de me faire rire, j'ai les lèvres ger-
cées ! »

Verviers, fév. 07

N o t i c e s b i o - b i b l i o g r a p h i q u e s

Christophe Abbès est né en 1969, c'est déjà un exploit. Il a de bonnes raisons pour écrire sous un pseudonyme mais ne le fera pas. Poète et plasticien, éboueur et philosophe, il cherche le pain rare au fond des poubelles. S'ébroue et s'évertue à publier quelques poux amis. Son modèle absolu : Michel Sardou sauf que lui ne renouvelle pas sa garde-robe. Nombreuses publications à venir.

Perle(ite) Adler, née Carolo, avec de l'encre sur les doigts (graphomane, dit-on), écrit, vit, vibre à Charleroi, peint, anime des ateliers-écriture, corps-voix, théâtre... A peu publié : aux Éd. L'Ardoisière en 1985, *Chaque porte bonheur quand elle s'ouvre*, et à l'Arbre à paroles *La Mer à main droite*.

Fabrizio Bajec, Franco-Italien, est né en 1975 et vit à Paris. Poète, auteur dramatique, traducteur de William Cliff (*Il pane quotidiano*, 2008) et de dramaturges comme Christophe Pellert, Jean-Marie Piemme, et Adam Rapp (USA). Ses poèmes ont été édités en Italie dans des revues et des anthologies, et réunis dans un premier petit recueil, *Corpo Nemico*. Une deuxième plaquette, *Gli ultimi*, va paraître en aux éditions Transeuropa en 2009. Il écrit pour la scène des pièces représentées à Milan, Rome, Viterbo, parmi lesquelles *Aiuto* (2005), *Ouverture* (2006), *Électre* (2007), *La donna che ride* (finaliste du Prix Betti 2006). Son premier texte écrit en français, *Rage*, sera monté à Bruxelles en 2009.

Jacques Izoard est né en 1936 et décédé ce 19 juillet 2008. Poète majeur de la fin de la deuxième moitié du XX^e siècle, ses *Poésies complètes 1952-2000* ont paru en 2006 (La Différence). Depuis, il avait publié plusieurs nouveaux recueils (derniers parus : *Thorax*, 2007 et *Lieux épars*, 2008). Les poèmes inédits que nous publions datent de 2002.

Michaël Lambert, né en 1975, écrit du théâtre, des nouvelles, de la poésie, obsédé par l'idée que pour qu'un autre monde soit possible, il faudra faire preuve d'imagination. Il anime des ateliers d'écriture et développe des projets de théâtre jeune public pour l'asbl ImaginAction. Depuis quelques années, il s'est installé à Liège où il prend plaisir à vivre et regarder ses enfants grandir.

Dominique Massaut est avant tout poète braque et passionné d'oralité. A travaillé dans le théâtre-action. Actuellement animateur d'ateliers d'écriture et de scènes slam. Ex-membre de l'ex *Big band*

Notices bio-bibliographiques

de littératures féroces. A publié notamment *De la Cucaracha* (Tétras Lyre), *D'un o d'entre mille* (Éditions [o] à Bordeaux), *Poèmes anxio-lytiques* (Maelström), et un livre-disque, *Évasions d'un aï*, à L'arbre à paroles. À paraître : *Lymphéas*, aux éditions Le Comptoir.

Timotéo Sergoï est né en 1964. Depuis lors, il a fondé une école de cirque et une compagnie de théâtre, écrit un roman, voyagé de par le monde, écrit de la poésie, initié un festival de spectacles de rue, appris à conduire, envoyé plusieurs dizaines de manuscrits, et publié deux plaquettes : *Suppositoire* chez Tétras-lyre, et *Les Mots, le miel et mille fois l'or* au Coudrier.

Espagnole, mais d'éducation française, Maria-Angela Serrato-Rioboo est fonctionnaire à la Commission européenne. Elle a déjà publié plusieurs nouvelles, notamment dans la *Revue Générale*. Le recueil *Parlez-moi* paraîtra en janvier 2010 aux Éditions du Grand Miroir. Elle anime aussi des rencontres avec des écrivains et des ateliers d'écriture.

Cristian Teodorescu est né le 10 décembre 1954 à Medgidia, dans le département de Constanța. Il a fait ses débuts dans le volume collectif *Desant '83* (Débarquement '83), « manifeste » de la nouvelle génération de prosateurs des années quatre-vingts. Depuis, il a publié *Maestrul de lumini* (*Le Maître des lumières*, récits, 1985), *Tainele inimii* (*Secrets d'amour*, roman, 1988), *Povestiri din lumea nou* (*Récits du monde nouveau*, 1996), dont est tiré le récit suivant, et *Ingerul de la benzinărie* (*L'Ange de la station-service*, récits, 2003). Il est rédacteur en chef de l'édition roumaine du *Monde diplomatique*.

Gabriela Toma est née le 27 février 1981, à Bucarest. Faculté des Lettres. En avril 2008, elle fait ses débuts en poésie. Adepte du poème photographique, elle aime dévoiler l'existence d'un personnage paru à l'improviste, à l'arrière de la photo. Ces poèmes sont sa première publication à l'étranger.

Françoise Wuilmart est licenciée en Philosophie et Lettres (ULB, section philologie germanique). Elle est professeure de traduction (allemand/français) à l'Institut supérieur de Traducteurs et Interprètes de la Communauté française de Belgique (I.S.T.I.) et traductrice littéraire (auprès de Gallimard, Actes Sud, Labor et La Différence). Elle a fondé le Centre Européen de Traduction littéraire qu'elle dirige depuis 1989, ainsi que le Collège européen de Traducteurs littéraires de Seneffe.

Sommaires des numéros précédents

• 18 • Francis CHENOT – Daniel CHIROM – Yves COLLEY – Michael CURTIS – Stéphane LAMBERT – Tom NISSE – Françoise ROY – Nasser SARI – Annie SCHANDELER – Robert SCHAUS – Alexandre VALASSIDIS – Antoine WAUTERS • 17 • Serge BRÉDART – Óscar CURIESES – Pierre GILMAN – Miklavž KOMELJ – Frances NOVALI – Schirin NOWROUSIAN – Anne PENDERS – Hubert RIPOLL – Guillaume RODIEN – André ROMUS – Stéphane SAUVAGE – SIKI – Bruno TOMÉRA • 16 • Alexis ALVAREZ BARBOSA – André BALTHAZAR – Frédéric BOURGEOIS – France DE BECK – Laurent DEMOULIN – Vasile Petre FATI – Damien GROSDENT – Joris IVEN – Guillaume RODIEN – René SWENNEN • 15 • Jan BAETENS – Franz BARTELT – Laure CAMBAU – Jacqueline DE CLECQ – John FENOUGHEN – Véronique JANZYK – Eva KAVIAN – Flor LURIENNE – Gisèle PRASSINOS – Vincent THOLOMÉ • 14 • Fabrizio BAJEC – Laurence BOSMANS – Rémy DISDERO – Gheorghe GRIGURCU – Andrea INGLESE – Yves LEBON – Ariane LE FORT – Valérie NIMAL – Frédéric SAENEN – Timotéo SERGEÏ – René SWENNEN – Geert VAN ISTENDAEL • 13 • David BESSHOPS – Thibaut BINARD – Yves COLLEY – Maxime COTON – Frank DE CRITS – Mohamed HMOUDANE – Pierre HUSSON – Michel LAMBERT – Sébastien LISE – Sylvie NÈVE – Peter SEMOLIC – Alejo STEIMBERG • 12 • Éric BROGNIET – Carino BUCCIARELLI – Cecilia BURTICA – Frédéric DUFOING – Théophile de GIRAUD – GOKYO – Nora IUGA – Rudy LIPPERT – Pascal LUCION – Dominique MASSAUT – NISSE – Rossano ROSI – Pascal SADIEN – Ivana ŠOJAT-KUČI – Tina STROHEKER • 11 • Ben ARÈS – Fabrizio BAJEC – Georges CHRISTODOULIDES – William CLIFF – Serge DELAIVE – Anise KOLTZ – Philippe LEUCKX – Antonie MOYANO – Brane MOZETIČ – Valérie NIMAL – János OLÁH • 10 • George ALMOsnino – Joël BAQUÉ – David BESSCHOPS – Didier BOURDA – Gabriel FERRATER – Patrick FRASELLE – Luis GARCIA MONTERO – Günter KUNERT – Tamara LAÏ – Pascal LECLERCQ – François MONAVILLE – Olivier SAUSSUS – Gabriel TORNABENE • 9 • Thibaut BINARD – Roland COUNARD – Mathieu HILFIGER – Frédéric-Yves JEANNET – Caroline LAMARCHE – Raphaël MICCOLI – Siska MOFFARTS – Hélène MOHONE – Charles PENNEQUIN – Pierre PUTTEMANS – Julie RAHIR – André ROMUS – Juan SERAFINI • 8 • Constantin ABALUTA – William CLIFF – Daniel DE BRUYCKER – Paul DE TROY – Marie ÉTIENNE – Henri FALAISE – Anne-Lise GROBÉTY – Hilde KETELEER – Joseph ORBAN – Pier Paolo PASOLINI – Laurent ROBERT – Pedro SERRANO – János SZENTMÁRTONI • 7 • Perlette ADLER – Olivier COYETTE – Russell EDSON – Amari HAMADENE – Jacques IZOARD – Tamás JÓNÁS – Manuel SCHMITZ – Eddy VAN VLIET – Carmelo VIRONE – François

WATLET • 6 • Fabrizio BAJEC – Béatrix BECK – Sujata BHATT – Michel CONTE – Laurent DEMOULIN – Vincent ENGEL – Jaime GIL DE BIEDMA – Chantal LAMERTYN – Pascal LECLERCQ – Carl NORAC – Frédéric SAENEN • 5 • Olivier ANDU – Jean-Christophe BELLEVEAUX – David BURTY – Ivana CARETTE-SOJAT – Christine DELCOURT – François EMMANUEL – Hadelin FÉRON – HAGGIS – Agnès HENRARD – Alojz IHAN – Denis JAMPEN – Pierre PEUCHMAURD – Pierre PUTTEMANS – Sigrid VERBERT • 4 • Carino BUCCIARELLI – Hélène CIXOUS – Denys-Louis COLAUX – Rodica DRAGHINESCU – Tamas FILIP – Rose-Marie FRANÇOIS – Pierre HUSSON – Caroline LAMARCHE – Nicole MALINCONI – Serge NOËL – Rossano ROSI – Gwenaëlle STUBBE • 3 • Thibaut BINARD – Georges BRASSENS – William CLIFF – Serge DELAIVE – Laurent DEMOULIN – Maria Grazia GRECO CALANDRONE – Frédéric-Yves JEANNET – Nelly KAPLAN – János LACKFI – Antonio MOYANO – Wilfred OWEN – Jean-Marie PIEMME – André ROMUS – Frédéric SAENEN – André TILLIEU • 2 • Nicolas ANCION – Anne-Marie BEECKMAN – Olivier BRUN – Hugo CLAUS – Marie-Claire CORBEIL – Pierre DULIEU – Otto GANZ – Luc LOUWETTE – Christian MARCIPONT – Joseph ORBAN – Laurent ROBERT – Eugène SAVITZKAYA – Yvon VANDYCKE • 1 • Constantin ABALUTA – Carino BUCCIARELLI – Denys-Louis COLAUX – Serge DELAIVE – Slaheddine HADDAD – Frédéric-Yves JEANNET – Pascal LECLERCQ – Karel LOGIST – Carl NORAC – Rossano ROSI – Frédéric SAENEN – Vincent SMEKENS – Anne-Lou STEININGER.

Les Éditions Le Fram ont publié :

Pièges d'air _____ de Jacques Izoard
Je n'aime que rester _____ d'Antonio Moyano
Poèmes en attendant le mauve _____ de Michel Delaive
Passé la Haine et d'autres fleuves _____ de Rose-Marie François
Filiation _____ de Laurent Demoulin
Approximativement _____ de Rossano Rosi
Aux prises avec la vie _____ d'Eugène Savitzkaya
Twee vrouwen van twee kanten / Entre-deux _____
 _____ de Hilde Keteleer et Caroline Lamarche
Qui je fuis _____ de Frédéric Saenen
Le Troisième Corps _____ de Michel Delville
Le Dortoir _____ de Nicolas Ancion
La Robe de mariée _____ de Valérie Nimal
Le Chas de l'aiguille _____ de Roland Counard
La Maison _____ de Véronique Janzyk
Château en bord de Meuse et autres poèmes _____ d'Antonio Moyano

Équipe rédactionnelle

Serge Delaive, 172, Rue de Joie, B-4000 Liège
Karel Logist, 54, Rue des Fusillés, B-4020 Liège
Carl Norac, 269, Rue de la Source, F-45160 Olivet

Adresse électronique : LeFram@gmail.com

Le Fram organise aussi des rencontres littéraires ;

Responsables : Marc Lejeune et Karel Logist

Informations sur le site internet : www.lefram.com

Composition : Gérard Purnelle

Illustration de couverture : André Paquet

Diffusion

La Caravelle, Rue du Pré aux Oies 303, B-1130 Bruxelles,
info@sdlcaravelle.com

Vente au numéro

Les numéros de la revue et les livres sont également en vente
en ligne sur : www.rezolibre.com/librairie/

Prix au numéro : 7 €

Prix de l'abonnement pour 4 numéros : 25 €.

Pour la Belgique : par virement au compte
n° 000-3255554-40 de « Le Fram ».

Ce numéro est publié
avec le soutien du Fonds National des Lettres
et de la Communauté française de Belgique.

Le Fram

n° 19 hiver 2008–2009

Jacques Izoard

Christophe Abbès Timotéo Sergoï
Perle Adler Marie-Ange Serrato-Rioboo
Fabrizio Bajec Cristian Teodorescu
Michaël Lambert Gabriela Toma
Dominique Massaut Françoise Wuilmart

Le Fram, revue littéraire semestrielle,
est animée par Serge Delaive, Karel Logist et Carl Norac.

ISSN : 1374-4623
ISBN : 2-930330-29-5
